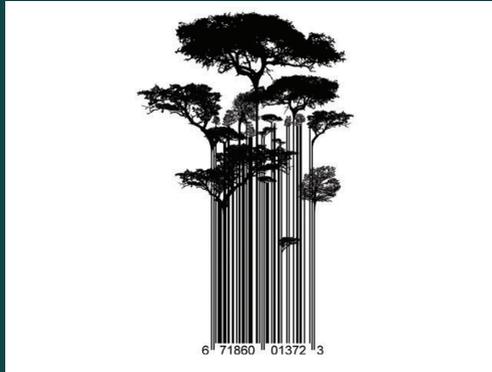


LE LIVRE QUI CACHE LA FORÊT



**Recueil de fictions
écologiques
sur les librairies
de demain**

LE LIVRE QUI CACHE LA FORÊT

*** * ***

**Recueil de fictions
écologiques
sur les librairies
de demain**

— Juin 2019 —

SOMMAIRE

DEMARCHE

Qu'est-ce que l'écologie du livre ? De quoi parle-t-on exactement en disant cela ? Toutes les problématiques de la chaîne du livre sont-elles solubles dans l'économie ? Quel est le rôle des librairies indépendantes au sein de cette chaîne ? Quelles alternatives portent-elles en germe ? Et pourquoi devient-il urgent de tenter de penser les choses, ensemble, autrement ?

Le métier de libraire, aussi noble que précaire, connaît depuis une quinzaine d'années des modifications si profondes qu'elles obligent à s'interroger sur sa pérennité et les transformations qu'il devra subir pour continuer à être viable. Une majeure partie des problèmes qui émergent au sein de la profession dépendent directement des conséquences sociales et environnementales de la chaîne du livre.

De ce point de vue, la question est avant tout politique — dans le sens noble du terme —, et il s'agit de réussir à penser collectivement l'avenir de ce qu'être libraire veut dire. Loin de tout catastrophisme, c'est la place de la profession au sein d'une société marchande en pleine restructuration (ou déstructuration, c'est selon) qu'il convient d'interroger.

Pourtant, dans un contexte général de dégradation des environnements (naturels, sociaux, économiques) que nous connaissons toutes et tous trop bien, le sentiment d'impuissance règne. Les logiques quotidiennes enferment, et faire collectif paraît plus difficile que jamais.

En parallèle, les pensées écologiques prennent une place de plus en plus importante dans de nombreux champs de nos vies (alimentation, énergie, transport, etc.) et remettent frontalement en cause la majorité de nos modes de fonctionnement. En cela, l'économie du livre n'est pas épargnée. Mais le livre, en même temps, n'est pas un objet comme les autres ; et dans la période trouble que nous traversons, il y a un impératif éthique à préserver la diffusion des livres et des idées transformatrices qu'ils portent en eux.

Nous nous sommes donc retrouvés à six libraires pour entamer un travail d'écriture, sous forme d'ateliers d'éco-fiction : autrement dit, imaginer ce que pourraient potentiellement être des librairies du futur dans des sociétés écologiques. Nous avons donc ouvert, six mois durant, un espace-temps de discussion et d'échanges au sein duquel nous avons pu croiser nos perspectives sur l'état des lieux de la chaîne du livre et sur l'essence de notre métier de libraire. Les différentes nouvelles que vous trouverez dans ce recueil en sont le résultat, et cherchent à montrer la diversité des chemins possibles, des risques qui menacent, et des désirs collectifs à réaliser.

Nous espérons une chose : que la lecture de ces éco-fictions suscite en chacun.e le questionnement et l'envie de débat — car si l'on peut envisager ce vers quoi nous souhaiterions tendre, encore va-t-il falloir maintenant tenter de lui donner vie.

*
* * *

« LIBRAIRES SUR UN FIL »

Une aventure dont vous êtes le héros

Bienvenue dans un défi fantastique qui vous propulsera en 2049. Vous incarnerez Tanguy, ancien libraire de 75 ans qui veut offrir un livre. Pour que cela lui soit possible, vous devrez imaginer les librairies de demain, vous frayer un chemin entre le réel et le virtuel, marcher sur le fil de l'histoire sans perdre l'équilibre et éviter les pièges.

- **OUTILS** : Des étagères de livres — Une connexion WIFI — Une expérience de libraire pour passer d'une histoire à une autre.

- **TROIS CARTES CHANCES** (A usage unique et malheureusement non recyclables) :

1. Une carte EPACE/TEMPS : pour revenir en arrière ou avancer plus vite.
2. Une carte LITTERATURE : Pour éviter la déprime.
3. Une carte IMAGINATION : en cas de jeu bloqué.

- **POINTS D'ENDURANCE** (ici, appelés points de remise) : 38%.

A vous de découvrir comment l'augmenter. Attention !

Vous pouvez perdre vos points de remise très rapidement.

- **HASARD** : Aucun (Pas de dés — Le jeu ne dépend que de vos choix).

- **LIBERTE D'ACTION** : Celle que vous vous accorderez.

- **DIFFICULTE** : Très élevée



1° Au 13 de la rue des imprimeurs, c'est la fête ! Le jeune couple du 7ème étage vient d'avoir un bébé. Les voisins sont tous invités à partager leur joie ; même Tanguy, l'ancien libraire du 1er qui vit dans un appartement encombré de livres-papier et a toujours de vieilles histoires à raconter. L'ambiance est chaleureuse et comme les autres, Tanguy arrive avec un cadeau pour Momot, le nouveau-né :

-Tanguy offre un livre, passez au paragraphe 2°

-Tanguy offre un code barre culturel CLEAN CULTURE HUMAN G.A.F
passez au paragraphe 3°

2° Bravo, Vous avez évité un piège !

Vous gagnez 2 points de remise (en cascade).

D'où vient le livre que Tanguy offre à Momot ?

-Tanguy l'a acheté, passez au paragraphe 4°

-Tanguy l'a pris sur les étagères de sa bibliothèque,
passez au paragraphe 5°

3° GAME OVER ! Vous ne vous êtes pas méfié, vous étiez juste curieux ? En choisissant le code barre CLEAN CULTURE HUMAN G.A.F, vous avez confié les découvertes culturelles et littéraires de Momot aux GAFAs. Tout au long de sa vie, ils trieront pour lui, lectures, cinéma, séries, spectacles, expositions et élimineront d'office les propositions ne correspondant pas, selon leurs critères, à son lieu de vie, milieu social et niveau d'études. Ce qu'il lira n'est plus affaire de transmissions, d'échanges, de rencontres ou de hasards. Les GAFAs s'occupent de tout... Cette histoire ne vous regarde plus !

FIN

Vous regrettez votre choix ?

Utilisez votre carte EPACE/TEMPS pour revenir au paragraphe 1°.

Attention ! Vous avez tout de même perdu 20 points de remise.

Votre fil économique tremble au-dessus d'un puits sans fond !

4° Etonnant ?! En 2049, on trouve encore des livres. Momot aura le plaisir d'entendre la voix familière et réconfortante de ses parents lire une histoire et le plaisir tactile de tourner et toucher les pages afin de faire le lien entre l'histoire et l'objet pour pouvoir dans quelques années, apprendre à lire.

Mais où Tanguy a-t-il acheté ce livre ?

- Dans une librairie, passez au paragraphe 6°

- Sur Amazon, passez au paragraphe 7°

5° Pourquoi Tanguy choisit-il un cadeau parmi ses livres plutôt que d'en acheter un neuf ?

- Une pénurie de papier a transformé les livres en objets particulièrement rares. Pour savoir ce qu'il advint des libraires, des livres et de la littérature, changez d'histoire et suivez le fil de l'histoire Lubin (voir la nouvelle « La Mémoire », page 6) ;
ou

- On trouve toujours des livres et des librairies. Cependant quand il était libraire, Tanguy particulièrement amateur de littérature jeunesse a rempli sa bibliothèque personnelle d'albums pour enfants de différentes époques, d'auteurs divers et même de langues variées. Beaucoup d'entre eux sont épuisés chez les éditeurs. S'il tenait à les conserver c'était pour pouvoir les partager. Aujourd'hui Il décide de les donner. Allez au paragraphe 8°

ou
- Si on trouve toujours des livres et des librairies, on ne trouve plus en 2049, de livres jeunesse de fond ; uniquement des nouveautés, qui disparaissent très rapidement. Heureusement, Tanguy peut choisir sur ses étagères une histoire qu'il aime pour la transmettre à Momot et ses parents. Allez au paragraphe 9°

6° Tanguy est ravi. Il a trouvé dans une librairie qu'il ne connaissait pas un très bel album jeunesse : Avec mon dinosaure de papier, créé par de jeunes auteurs et illustrateurs qu'il ne connaissait pas non plus, récemment édité dans une maison d'édition coopérative. Que de choses à découvrir ! Il semble que depuis 30 ans, pour résister économiquement, il a fallu inventer différentes formes de librairies et de maisons d'éditions.

Cela vous intrigue ?

Utilisez l'outil EXPERIENCE DE LIBRAIRE pour passer d'une histoire à une autre sans perdre le fil et lisez au choix :

- « La Déclaration » (page 8)
- « Le Fichier » (page 12)
- « Recyclage » (page 15)

Soutenez la création en lisant les 4 nouvelles et augmentez votre remise de 10 points. Revenez dans cette aventure quand vous voulez. Il vous suffira de lire à Momot Avec mon dinosaure de papier pour passer directement au paragraphe 10°.

7° JEUX BLOQUE ! Vous êtes coincé dans les douves de l'inertie que nous avons laissée s'installer depuis plus de trente ans. Les librairies indépendantes ont disparu. Seule alternative à Amazon ? Quelques magasins de la chaîne FNUCK, présents dans les villes de plus de 200 000 mille habitants, qui vendent des livres de quelques grosses maisons d'édition. Ni diversité, ni échange. Tanguy s'est résolu comme les autres mais ne peut s'empêcher de confier son inquiétude à ses jeunes voisins. Ils se moquent gentiment de lui tout en étant pressés de découvrir quel livre il a offert à leur fils.

Tout n'est pas perdu mais seule une réaction collective pourrait vous sortir de cette case. Bon courage !

FIN qui n'en finit plus de finir...

Vous regrettez votre choix ?

Prenez votre carte ESPACES/TEMPS pour revenir en arrière.

Vous avez déjà utilisé votre carte ESPACE /TEMPS ? Impossible alors de sortir du paragraphe 7°.

Vous avez deux solutions :

1 - La carte LITTERATURE pour vous échapper vers d'autres histoires à tiroir. Par exemple Conte à votre façon de Raymond Queneau (où vous pourrez décider des aventures des Trois alertes petits pois) ou bien Si par une nuit d'hiver, un voyageur, d'Italo Calvino (pour vous perdre avec bonheur dans un labyrinthe d'histoires). Après vos lectures, si vraiment vous désirez connaître la fin de ce défi de libraires, vous pouvez recommencer au début.

2 - La carte IMAGINATION qui vous permettra de trouver une solution pour sortir des

douves de l'inertie. Imaginez la suite de cette proposition : Le fleuve Amazone porte plainte contre le GAFA du même nom. Qui gagne le procès ? Osez l'utopie si vous voulez sortir de cette case et redémarrez l'aventure.

8° Tanguy a pris sur ses étagère 3 livres pour offrir à Momot :

Clown d'Elzbieta, Jean de la lune de Tommy Ungerer et Préférerais-tu de John Burningham. Les réactions sont vives parmi les invités. Ils s'emparent des livres ; certains les découvrent, d'autres s'en souviennent de leur enfance. Tanguy discute avec Awa, une amie de ses voisins qui fait partie d'une coopérative socio-culturelle. Tanguy promet de venir y apporter ses livres à donner et découvrir le lieu. Pour découvrir cette coopérative lisez « La Communale » (page 18) et revenez lire la suite du paragraphe.

Tanguy raconte à Awa qu'autrefois, il a lui aussi travaillé dans une librairie coopérative. Pour connaître son passé de libraire, lisez « La Coopérative » (page 21) et revenez lire la suite du paragraphe.

Momot est très attentif à la lecture de Clown, il regarde, sourit, babille. Ses parents impressionnés décident d'aller sans tarder à la bibliothèque et à la librairie, découvrir d'autres albums jeunesse et achètent un livre pour offrir à un autre bébé de leur entourage.

BRAVO ! en choisissant ce paragraphe, vous avez créé de multiples dynamiques. Vous augmentez votre remise de 15 points.

Vous descendez de votre fil et empruntez la passerelle des possibles qui vous emmène à la case 10°.

9° Faute de pouvoir en vivre, les auteurs de littérature jeunesse ont disparu et avec eux, ont disparu les éditeurs jeunesse. Les fabricants de livres pour enfants utilisent désormais des algorithmes pour produire des histoires à partir de quelques mots-clés (lieux, personnages, thématique, mode du moment). L'illustration est confiée à des dessinateurs qui dessinent à la chaine dans des délais très courts...

En découvrant dans le paquet : Clown d'Elzbieta, Jean de la lune de Tommy Ungerer et Préférerais-tu de John Burningham, les parents de Momot remercient allègrement Tanguy pour ces livres, devenus rares. Ils se souviennent qu'enfants, ils ont encore bénéficié d'une littérature jeunesse de création et aimeraient que leur fils en profite aussi. Leurs amis acquiescent et Tanguy sourit des réactions provoquées par ses

cadeaux. Les discussions vont bon train. Tout le monde rigole, imagine un futur de livres et de lecture. Une des invités dessine les histoires qu'ils sont en train d'inventer.

Pour en découvrir une, lisez « L'Apothibraire » (page 17) avant de revenir à ce paragraphe : Tanguy prend Momot dans ses bras et attrape Clown d'Elzbieta de sa main libre. Va-t-il lui lire ?

Si vous pensez que Non, recommencez toute l'aventure du début. Si vous pensez que Oui, empruntez la passerelle des possibles jusqu'au paragraphe 10°.

10° Victoire ! Vous êtes arrivés au bout de ce défi de libraires sans tomber !

Pour vous féliciter voici la fin de l'histoire : Pendant cette fête, Tanguy est parti loin dans ses pensées. Un éclat de rire de Momot le ramène à la réalité : Nous ne sommes pas en 2049, juste en 2019. Tanguy a 45 ans. Il est toujours libraire. L'hiver a vu disparaître trois grands auteurs jeunesse : Elzbieta, Tommy Ungerer et John Burningham mais leurs livres sont toujours édités et font partis des fonds des librairies. On y trouve également des albums de jeunes auteurs/trices. On crée encore des maisons d'édition et des librairies indépendantes. Pourtant, l'inquiétude est grande et le fil de la chaîne du livre n'a jamais été aussi fragile. Une seule solution : Réfléchir ensemble au sens de notre métier pour emprunter la passerelle de tous les possibles.

Histoire à suivre...

« LA MEMOIRE »

Dans cette communauté dessinée par la nécessité des besoins primaires humains, nous avons rassemblé toutes les compétences pour lutter contre le froid, le noir, la faim, la bêtise, l'oubli.

Nous avons des artisans, des penseurs, des médecins, des biologistes. Un historien pour notre mémoire, éviter le pire que nous venions de vivre, nous avons un libraire pour notre salut. Il était des histoires, un passeur de récits, notre seul lien avec les textes.

Nous le savions malheureux de la rareté du papier. La lutte contre le froid, l'apparition de la pensée unique,... avaient brûlé les livres et avaient eu raison de son espèce. Mais sa mémoire était préservée.

Et nous vivions de cette mémoire fictionnelle.

Lubin savait que les hommes sont bercés de tout temps par des histoires ; tout est fiction. Nous avons besoin de récits. Fort de ce principe, il avait convaincu la communauté de planter un tipi au centre de notre communauté, plein centre comme avant, dans les villes.

Sous ce tipi, Lubin racontait des histoires, celles des romans dont il se souvenait. Il dispensait des conseils de lecture sans pour autant avoir de livres. Entre folie et sagesse. Pour les jeunes qui n'avaient jamais plus ouvert de livre depuis longtemps comme pour les plus vieux qui avaient enfoui ce plaisir, considéré pour certains comme un plaisir honteux et sans nécessité. Lubin racontait sans cesse. Parfois ces séances flirtaient entre lecture et thérapie ; vous veniez le voir avec interrogation, une dissonance, un besoin, un mal-être, un besoin de se souvenir des temps passés alors il fouillait sa mémoire et vous trouvait un réconfort dans une lecture lointaine.

En échange, la communauté le nourrissait, le soignait. Il prenait soin de nous, nous prenions soin de lui.

Mais certains jours, il était sujet à un abattement sans fond. Il était seul, sans nouvelles fictions, sans odeur d'encre, sans papier, sans bruit de pages feuilletées. Que c'était il passé ? Certes, la chaîne du livre n'était pas responsable de la situation actuelle. Ce n'était même qu'un grain de sable. Mais il ne pouvait s'empêcher de se dire que tous ces grains de sable, métier par métier avaient fini par devenir un désert.

Il repensait son métier : à quel moment tout avait basculé, processus qu'il analysait long et insidieux. Où était passé sa passion : celle de lire et de partager quelques textes défendables à ces yeux sachant pertinemment qu'il conseillerait tel ou tel livre à tel ou tel client.

Il se demandait quel était le point commun entre un livre audio, un livre tissu et un essai. Il avait beau tout retourner dans sa tête, le seul point commun qu'il y voyait était un code barre, un vulgaire code barre ; rien de plus.

La société du livre s'inscrivait comme le reste dans une société mercantile. Lui aussi s'était probablement asséché. Nous avons produit plus pour de moins en moins de lecteurs, répondu à des impatiences d'achat la plupart du temps non fondées.

Lubin s'en voulait, se reprochait d'avoir pris ce train fou. Il regrettait tellement de ne plus avoir pris le temps de prendre le temps. Lire et partager la lecture est affaire de lenteur.

Lubin pestait, râlait, dans le meilleur des cas. Mais il pouvait tout aussi bien hurler sa rage, sa culpabilité, son besoin de lire, de tripoter du papier.

Ces jours de grande réflexion était aussi source d'inquiétude pour la communauté qui le mettait discrètement sous surveillance. On l'avait déjà recherché tard dans la nuit aux alentours hache à la main, voulant dans un accès de folie fabriquer du papier avec un seul tronc d'arbre. Des fois, il tentait de rejoindre une autre communauté à la recherche d'un congénère, à la recherche de livres ré-chapés.

Vivre sans livre était au-dessus de ces forces. Il lui fallait de la matière, il lui fallait d'autres histoires. En fait, il savait sa mémoire faillible.

Il était persuadé, que, sans la fiction, la communauté retomberait dans le noir, se recentrerait comme elle pourrait sur du quotidien mais reconnaissons-le, elle s'emmerderait, se scléroserait et par voie de fait lui aussi.

Jusqu'au jour, ou Lubin disparut pour de bon.

Moralité : trop d'office tue l'office.

« LA DECLARATION »

La Gazette de Saint-Martin (section éco-cultures), 5 mai 2032

Qu'en est-il aujourd'hui des relations parmi les acteurs du livre dix ans après La Déclaration ?

Entretien avec Xavière Pons, directrice des éditions de l'Allumage.

Rappelons-nous. Du 5 au 8 mai 2022, se réunissaient en assise quelques centaines d'éditeurs et de libraires d'Europe à Split, afin de tenter de concilier création littéraire et décroissance de la production de livres. Ils travaillèrent pendant trois jours à une déclaration qui posa politiquement les enjeux d'une écologie du livre et définissant les contours d'un modèle économique et relationnel. Dix ans plus tard, nous rencontrons Xavière Pons pour un retour sur le mouvement qui s'ensuivit et sur l'actualité de cet écosystème.

Vous êtes éditrice depuis 20 ans et votre maison d'édition publie de la littérature, de la jeunesse et de la BD ainsi que quelques essais. Pourriez-vous nous présenter votre parcours et votre métier tel que vous le viviez avant la Déclaration ?

Après avoir travaillé dans une grande maison d'édition parisienne, j'ai créé ma structure en 2012. Au départ, j'ai publié quelques romans et puis je me suis diversifiée assez vite, passant ainsi d'une dizaine de parutions par an à une cinquantaine. Malgré quelques succès et une bonne image auprès des médias comme des lecteurs, je souffrais de la surproduction globale, du manque de visibilité. L'espérance de vie d'un livre était réduite à peau de chagrin : au bout de deux mois à peine, si un de mes livres ne sortait pas du lot, c'était plié, retour à l'envoyeur ! Nous déployions avec mon équipe des trésors d'imagination pour séduire le libraire et les lecteurs... Finalement entre le temps passé en amont à accompagner l'auteur et ce travail de marketing, chaque échec ou demi-succès me rendait de plus en plus amère. Et beaucoup de mes confrères et consœurs connaissaient les mêmes affres.

Nous assistions impuissants à un délabrement généralisé de nos conditions de travail —soit des difficultés financières soit une perte de sens, et pour beaucoup d'entre nous les deux. J'aimais créer, donner à lire des textes qui m'avaient enchantée mais lorsque j'entrais dans une grande librairie et que je voyais la profusion de titres sur les tables, l'engorgement sur les étagères, j'avais souvent envie de tout arrêter. Et cette tension entre la sincère nécessité que je ressentais à publier et ce sentiment de désœuvrement, je ne savais plus comment m'en extraire.

Vous avez participé aux premières assises pour une écologie du livre en 2022, pouvez-vous revenir sur ces journées ?

C'était un moment vraiment impressionnant ! Il faut bien comprendre que jusqu'en 2018, la plupart des acteurs du livre étaient assez déconnectés des pratiques et des pensées écologiques. La portée politique et économique de mots comme « interdépendance » ou « écosystème » n'était absolument pas comprise. Et puis, quelques libraires et éditeurs ont commencé à parler ensemble d'écoresponsabilité. Ceux-là voyaient bien qu'entre la surproduction, et le pillage des ressources forestières et énergétiques, on allait droit dans le mur. Sans parler des défis insoutenables écologiquement que représentaient le numérique et les nouveaux modes de consommation. Pour réfléchir à des alternatives, des groupes dans l'interprofession se sont constitués et ont commencé à échanger avec des écologistes et des penseurs.

Vous faisiez partie de ces groupes ?

Assez vite oui. J'ai travaillé autour des questions de propriété intellectuelle avec des auteurs, des juristes et des penseurs des communs. Nous avons eu des débats passionnants et complexes. D'autres groupes réfléchissaient sur le livre local, à des économies alternatives... et puis les assises ont eu lieu. Nous étions un peu plus de cinq cents, et pendant trois jours toutes et tous ensemble nous avons agencé, modifié, rediscuté de toutes les propositions travaillées en amont, et ainsi abouti à la Déclaration. Tout n'était pas parfait, certains points créent encore des frictions fortes mais nous avons le désir et le besoin de faire autrement, en connaissant les risques que cela impliquait.

Aujourd'hui vous faites partie d'une coopérative d'éditeurs, pouvez-vous nous expliquer son fonctionnement ?

De fait, une des premières difficultés fut de relocaliser notre production mais aussi notre diffusion. Là, ça a été vraiment angoissant pour beaucoup. On se demandait en quoi cela allait changer notre métier. Nous avons peur qu'une production et une distribution locales limitent la découverte de textes importants. C'est une question encore d'actualité.

Donc dans cette logique de relocalisation, la coopérative d'éditeurs s'occupe de gérer la forêt qui permettra de fournir le papier à l'imprimeur et s'occupe aussi de l'usine de recyclage. Effectivement, en terme de décroissance, d'un coup ça va mieux ! Ca a quand même pris quelques années pour basculer l'ensemble de la production, mais depuis deux ans nous y sommes.

Comment avez vous réussi à financer ces transformations ?

Les librairies et les lecteurs de notre territoire ont beaucoup soutenus cette diffusion locale. Et puis des ayants droit d'auteurs aux ventes régulières nous ont donnés la liberté de publier ces textes-là. Nous pouvions ainsi publier localement des ouvrages de fonds qui étaient une sorte de trésor de guerre des grandes maisons d'édition historiques. Ce fut une belle bouffée d'oxygène financièrement pour l'ensemble des coopératives d'éditeur.e.s qui se créaient partout en France et dans le monde.

Nous nous sommes aussi réappropriés les métiers de diffusion et de distribution. Ainsi tous les éditeurs de la coopérative s'occupent de diffuser aux libraires l'ensemble des informations et de gérer la distribution des ouvrages. Cette mise en commun systémique nous a permis de créer des liens forts entre nous, éditeurs et aussi avec les libraires.

Des coopératives de librairies se sont créées dans le même temps, quelles sont vos relations avec elles ?

De manière pragmatique, sur nos livres de fonds, les libraires consolident ensemble des commandes pour une longue période d'au moins six mois. Cela nous permet d'avoir une production au plus près de l'économie réelle. C'est comme un achat ferme à la différence que les deux coopératives ont le souci conjoint de ne pas jeter,

ni gaspiller. Nous soignons non seulement la fabrication mais aussi la vie du texte, et cette « démarchandisation » du livre a été, et reste, un point capital de notre réflexion et de nos pratiques.

Pour la création, nous allons voir les libraires de la coopérative du même territoire, les uns après les autres, avec nos projets à venir : des extraits suffisamment consistants pour avoir leur avis. Ce sont des textes et des images qui sont encore assez bruts, mais cela nous permet de percevoir leur potentiel. Enfin, pour tout vous dire, cette partie de notre coopération est sans doute celle qui me satisfait le moins.

Qu'entendez-vous par là ?

Lors de nos débats préparatoires à la Déclaration, les libraires ont défini une partie de leur métier comme étant une médiation entre la demande (inconsciente et consciente) des lecteurs et l'actualité de la pensée et de la création. Afin d'éviter les livres de production qui étaient alors notre bête noire, nous avons décidé du schéma de coopération que je viens d'expliquer. Malheureusement, je trouve que les libraires, en général, manquent d'engagement et de prise de risque. Ils ont tendance à rester dans leurs zones de confort. On en parle bien sûr, mais nous passons beaucoup de temps à chercher à les convaincre finalement de faire confiance aux éditeurs pour imaginer aussi quelles seront les lectures heureuses de demain.

En parlant de décroissance, qu'en est-il des vies du livre après la vente ?

Là c'est vraiment la coopérative des librairies qui gère cela avec les habitants. Les libraires ont démultiplié leur savoir-faire de conseil et de médiation au-delà de leurs librairies pour s'étendre dans les cafés, les jardins et les autres lieux publics. Une grande partie de leurs charges sont financées par les habitant.e.s avec un système d'abonnement. Il ne s'agit pas là de gérer du livre d'occasion mais plutôt d'organiser la circulation des livres entre les lecteurs.

Quels sont, par conséquent, les impacts sur votre économie ?

Évidemment nos chiffres d'affaire, comme je le disais, ont beaucoup diminué mais nous avons fait des économies de charges et de temps de travail du fait d'avoir

récupéré la diffusion, la distribution, de n'avoir plus aucun retour et de gérer nos ressources nous-mêmes. Avec une diffusion locale, le coût de médiation pour faire connaître un livre est pris en charge par les libraires, les lecteurs et les médias locaux.

Quels sont pour vous les chantiers à venir ?

Il faut développer notre relation avec les habitant.e.s, ce dont nous n'avions pas l'habitude, concentrés que nous étions sur les acteurs de la chaîne. Or, aujourd'hui que nous tentons d'établir un écosystème autour du livre, il me paraît important de penser nos interdépendances avec tout le monde. Il y a ainsi un travail en cours avec les écoles, les bibliothèques, les associations sportives, etc.

Nous avons besoin de consolider nos relations avec les autres coopératives d'éditeurs et de librairies afin de transmettre les textes qui nous semblent faire sens au-delà de notre territoire. Vous pourriez me demander « pourquoi pas tous ? », mais nous croyons en la bibliodiversité qui n'est pas la même chose que le « tout pour tous » contre lequel nous nous sommes aussi battus afin d'aller vers un véritable usage politique de la lecture.

Nous sommes enfin en pleine réflexion et expérience sur la place et le statut de l'auteur. Si aujourd'hui celui-ci vit un peu mieux financièrement, il nous reste ensemble à imaginer comment déployer au-delà de la lecture personnelle et singulière de son texte, sa place et son engagement dans la cité.

Avec le recul, comment vivez-vous cette nouvelle manière de faire votre métier ?

S'extraire d'un mode d'existence et en faire vivre un autre est une sacrée expérience remplie de doutes et d'espérances. Il m'est difficile de raconter sur un format aussi court le récit de cette aventure. Je garde en tête, cependant, ce sentiment que m'a procuré l'élaboration collective d'un possible désirable et je ne regrette rien. Mon métier consiste à ce que des idées et des sentiments traversent le corps social, à donner des outils et des imaginaires à ma communauté pour qu'elle puisse se réinventer. Il est vrai que mon rêve assez égoïste de trouver le prochain prix Nobel s'est tari peu à peu, mais je ne vis plus ployée sous l'absurdité et l'accélération d'un mode de vie insoutenable : et ça ce n'est plus un rêve, c'est la réalité !

« LE FICHIER »

Dans une salle de cours ensoleillée, les jeunes transpirent, impatients de commencer l'année. En ce jour de rentrée, les aspirants libraires vont enfin rencontrer M, légende de la profession. Celui qui a fondé le Fichier, celui qui a compris comment le métier devait s'adapter pour survivre.

Mais l'homme qui entre semble distrait. Plus un personnage tout droit sorti d'un Gaston Lagaffe qu'un intello rigoureux capable de convaincre le Parlement européen et pourtant c'est lui la légende. Il pose une fesse sur la table et démarre son cours, l'air de s'amuser :

- Le premier module de votre cursus pour ces 2 prochaines années, c'est Histoire de la librairie de 2020 à aujourd'hui. Et je vais vous raconter l'histoire de notre métier.

Raconter les histoires est le socle de notre métier n'est-ce pas ? Sans l'amour, le besoin de nous raconter des histoires, on ne serait pas là. Je vais tenter de vous dire comment on en est arrivé là. Comment le libraire est devenu cet être itinérant.

Vous verrez dans d'autres modules quelles qualités il doit avoir pour être parmi les mieux notés du Fichier, quel rôle civil et culturel il est en mesure de remplir, et autres cours de communication. Moi je veux vous raconter comment tout cela s'est passé...

Pour rappel, jusqu'en 2028, les librairies sous forme de boutiques étaient plusieurs milliers. La pression démographique annonçait des pénuries sur nos ressources aussi bien énergétiques que forestières. Il a fallu que toutes les chaînes de production repensent leurs modèles. Tous les acteurs de la chaîne du livre ont souhaité prévenir la crise majeure qui pouvait les faire disparaître. La résolution de produire uniquement à la demande et à proximité, de produire ce que l'on utilise et d'utiliser ce que l'on achète, voire de réutiliser tout ce qui peut l'être, sont les axes majeurs qui ont permis de repenser le circuit. Cela a impliqué la disparition des librairies et il n'était absolument pas évident que le libraire ait toujours un avenir. Il a fallu que les auteurs et les éditeurs se mobilisent dans leur propre intérêt. Car

comment l'édition de pensées, de savoirs et de créations pouvait survivre si elle était laissée entièrement aux mains des grands propriétaires de données (Google, Amazon et autres Aladin) ? Seuls les algorithmes allaient guider les lecteurs dans leurs choix ?

On pouvait se passer des librairies s'il le fallait, car produire, transporter et stocker des livres en espérant qu'ils se vendent et soient lus, était hasardeux et laissait une part aux gaspillages. Quoique c'était quand même le meilleur moyen de faire émerger la surprise, la curiosité et le désir pour ce que l'on ne connaît pas encore...

M s'arrête les yeux dans le vague, submergé par le souvenir de ces librairies qu'aucun des étudiants présents n'ont connu. Ils respectent ce temps, habitués aux « bouffées nostalgiques » de tous ceux qui ont connu le monde d'avant. M revient de son voyage :

- Soit, la réalité était plus forte. Par contre, on ne pouvait absolument pas publier des livres selon des algorithmes et conseiller un livre non plus. Il fallait être assez convaincant voir un peu kamikaze pour faire la guerre aux GAFAM. Grâce à l'attachement des politiques et des lecteurs, les éditeurs et les libraires ont décidé de lancer le Fichier qui permettrait aux clients qui ont besoin d'un médiateur humain de pouvoir entrer en contact avec cet être « étrange et luxueux » pour certain (ce sont les mots du PDG de Google qui a tenté de nous éliminer à l'époque).

La difficulté à ne plus choisir ces livres au gré de flâneries en librairies a semblé insurmontable au début. Le Fichier est né en 2028, les libraires sont disponibles pour guider les clients dans leurs choix. Ils consultent le Fichier pour trouver le libraire qui correspond à leur besoin. Ils peuvent comprendre qui ils sont grâce à leurs profils enrichis de leurs goûts et parcours de lecteurs.

Les fêtes de lecture sous forme d'apéros, de pique-niques, de cafés, de petits déjeuners et autres moments de convivialité sont arrivés en même temps. Le besoin de se réunir, de créer du lien a été primordial pour les libraires qui étaient habitués à voir les personnes pour de vrai.

Habitués à toucher les livres, à découvrir l'objet physiquement, comment les libraires allaient-ils trouver les livres qu'ils pourraient défendre ? Les éditeurs ont invité les libraires à de longues sessions de présentation de leur production et finalement les libraires ont gagné en contact direct avec l'édition. Les éditeurs ont

compris combien le plaisir esthétique serait la clé pour avoir encore envie de posséder des livres physiques et ils ont redoublé de créativité pour faire des livres beaux et de qualité.

Finalement, le libraire passe 30% de son temps chez les éditeurs à prendre connaissance des nouveautés et des catalogues. 10% de son temps est consacré à mettre à jour et enrichir son profil dans le Fichier. 20% passe dans les moments collectifs de convivialités avec les clients et le reste est pour le conseil-client qu'il soit à domicile, en ligne, par téléphone, au café, dans un jardin une école ou un hôpital. Si un client souhaite être conseillé « comme avant », il peut se rendre dans une des librairies centrales. Je ne compte pas le temps de lecture et cela n'a pas changé depuis 1900 !

Nous avons eu peur un moment que le livre disparaisse avant qu'on comprenne que la sensation était au cœur des résiliences cognitives. Nous avons besoin d'objet, nous ne voulions pas d'un monde numérique. Nous étions des êtres de chair. Et tant que les lecteurs de livres existent, nous pouvons trouver notre place.

M regarde ses 15 étudiants suspendus à ses paroles :

- Avez-vous des questions ?

« RECYCLAGE »

- Monsieur, s'il vous plaît, vous n'avez pas payé votre livre.
- Excusez moi, je ne comprends pas.
- Eh bien vous avez mis un livre dans votre poche et vous quittez la librairie sans le payer.
- Mais j'ai payé mon café.
- Oui mais il faut payer le livre.
- Vous n'êtes pas une recyclerie ?
- Non, une librairie.

Grand est son désarroi. Elyette a bien vu que ce n'est pas un voleur. Elle sait du coup qu'il faut argumenter, sans relâche.

Elle est libraire, croit en son rôle, sans trop en faire. Ce n'est pas le messie non plus. Son job c'est essayer de faire vivre son îlot. A peine 100m² dans une sous-préfecture de province moribonde au pied d'un monument historique de guingois, vaguement rafistolé pour la foire annuelle.

Sa boutique est jolie, entre maison et commerce. Quelques tables dépareillées et une machine à café, un frigo bruyant pour quelques bières en dehors des heures de service.

L'été, elle sort un présentoir de cartes postales et des carnets à la couverture recyclée.

Elle range ses livres comme elle veut, selon ses envies ; des fois ne les range même pas. 6 000 références à elle toute seule, elle n'a pas toujours le temps et puis posés, les livres vivent différemment. Ils ne sont pas encore dans un carcan de rayon.

En face de sa librairie, le magasin d'habillement a été remplacé par une friperie, basée sur l'échange et le ravaudage. A côté, la parfumerie est devenue un joli atelier où l'on crée soi-même ses cosmétiques naturels. La recyclerie se trouve en fait dans la rue voisine et une deuxième ressourcerie a prévu d'ouvrir ses portes. Les restaurateurs ont diminué de moitié les portions ; ça leur évite de fournir du

doggybag. Ils n'ont pas pour autant baissé leurs prix. Les traiteurs, eux, servent sur des grandes tables en bois devant leurs commerces ce qu'ils n'ont pas vendu la veille.

Et Elyette, elle aussi, tente de maintenir sa librairie. Elle se diversifie autant qu'elle peut : un coin café, des cahiers, elle a aussi tenté les livres d'occasion.

Et voilà qu'elle doit, une fois de plus, expliquer sa démarche, défendre son activité dans un contexte pas si favorable. Mais ça fait partie du job, après tout. C'est dans ses tripes.

- Ah, je l'ignorais. Vous ne faites pas partie des nouveaux concepts stores ? Du genre les livres qui sont là sont d'occasion et on peut les prendre.

- Non, pour la consultation, l'emprunt de livres il y a la bibliothèque et pour le reste les cabines téléphoniques du siècle dernier ou les boîtes à lire. Ça c'est gratuit. Ici c'est payant parce que c'est politiquement un engagement aussi de faire payer.

- Je ne comprends pas.

- Ce n'est pourtant pas bien compliqué. De quoi vit un auteur, ce serait quoi son salaire si la création était gratuite ? En fait, quand vous achetez un livre, vous soutenez la création et la bibliodiversité. Pour que les livres continuent de nous surprendre par leur richesse.

- La quoi ?

- La bibliodiversité : il y a tellement de livres, un pour chaque lecteur, et même plusieurs.

- C'est étrange comme concept, votre librairie... Vous ne proposez aucun service en échange ? Vous favorisez le consumérisme, c'est pas joli joli. Sans parler du bilan carbone et de la déforestation.

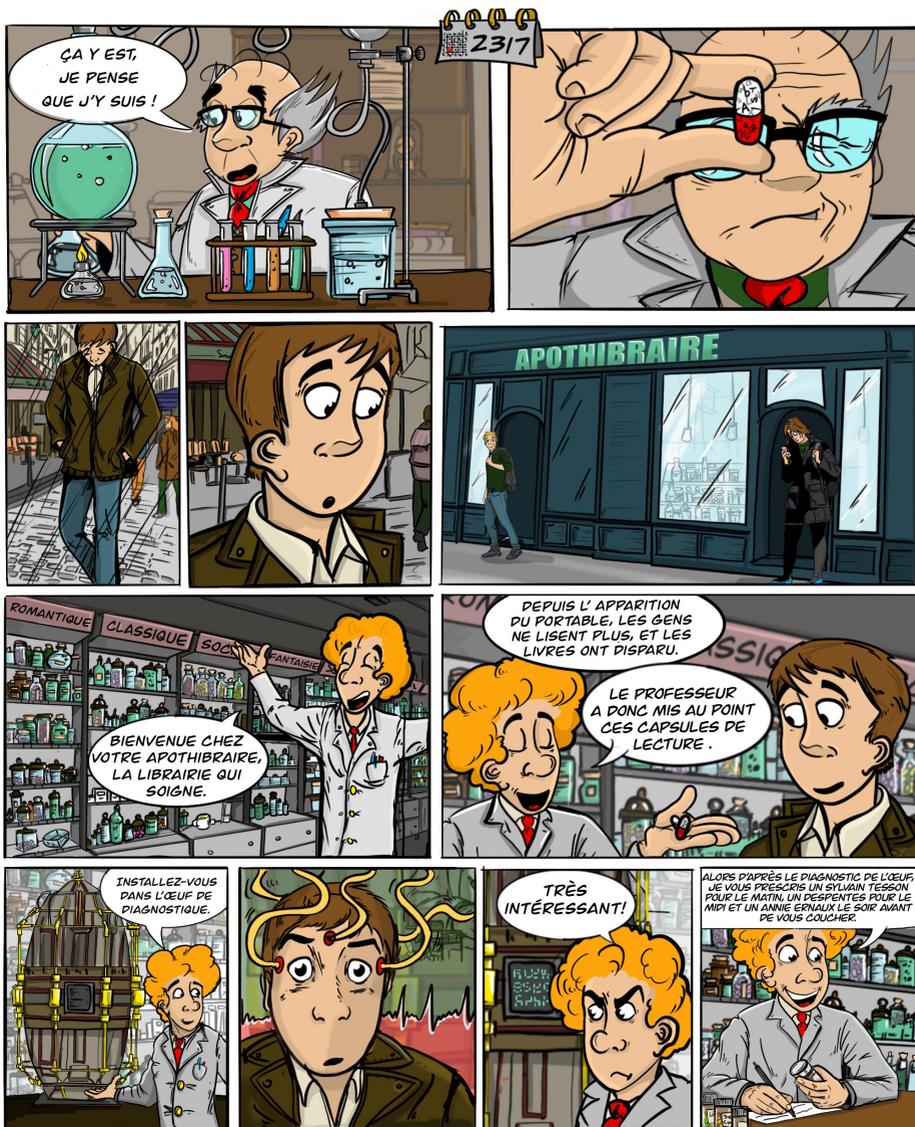
- C'est un peu facile, vous êtes content de flâner chez moi, il faut bien que chacun trouve sa place. J'essaie de maintenir un lieu, payer un loyer, des salaires. Nos circuits de papier sont vertueux ; encre végétale, papier recyclé au maximum, les éditeurs replantent des arbres. Nos clients ne veulent pas tout tout de suite ; on centralise nos commandes pour moins de transport.

- Mais à quoi ça sert tous ces livres, vous ne pouvez pas tout lire, ni tout vendre d'ailleurs, et vous, passez moi l'expression, vous servez à quoi ?

- C'est vrai je ne lis pas tout, ni le temps ni l'envie ; je ne vends pas tout non plus mais tout invendu est recyclé et moi à quoi je sers. Je fouille et farfouille, je découvre,

je débusque, je déniche j'explore je cherche et très souvent je trouve. Alors à ce moment, je partage, j'imagine des discussions, des conseils des arguments pour ceux qui lisent encore et qui fréquentent la librairie. Cela n'a pas de prix ou si justement cela en a un.

« L'APOTHIBRAIRE »



« LA COMMUNALE »

Awa débarquait enfin dans ce village qu'elle essayait de rejoindre depuis plusieurs jours. Profond dans la campagne du centre de l'Hexagone : le genre de destination devenue difficile d'accès depuis la Grande Crise Pétrolière de 37. Encore quelques voitures sur les axes principaux, mais les petites routes étaient progressivement reprises par la végétation, peu à peu éventrées de racines que seules quelques bicyclettes slalomaient. Les gens s'entraidaient plus, bien sûr, et on s'arrêtait plus facilement qu'avant devant un pouce tendu, mais le trajet pour Awa avait été long — près de trois jours et deux nuits sous le ciel étoilé de mai. Toujours est-il, qu'enfin, en cette après-midi bourgeonnante de soleil, elle passait sous le porche végétal annonçant fièrement l'entrée dans la « Commune libre de La Franche-sur-Sève ».

On lui avait dit de se rendre directement à La Communale, la librairie historique du village devenue centre socioculturel autogéré et coeur battant de la vie locale. Une grande bâtisse carrée en pierres de taille avec un étage, des panneaux solaires sur le toit et plusieurs extensions insolites en bois de récup' qui la faisait ressembler à une fleur improbable ou une oeuvre de *land art*. Devant le bâtiment, une grande place — sorte d'agora avec de nombreuses assises faites main, quelques parasols aux tissus bariolés et trois grandes tonnelles sous des arbres centenaires sous lesquels quelques groupes de tous âges s'agitaient et discutaient. Awa avait l'impression étrange d'atterrir tout à la fois dans un lieu hors du temps mais en pleine effervescence. On montait les quelques marches en bois de la terrasse et sur le seuil, encadrant la porte, plusieurs panneaux semblaient rendre compte des événements récents de la vie politique et culturelle locale — des affiches, des documents, des tableaux faisaient l'effet d'un grand collage multicolore. En entrant, Awa fut submergée par tout un ensemble d'émotions : une subtile odeur de cire et de copeaux, le calme feutré presque sourd de quelques discussions paisibles, une lumière douce orangée comme un cocon, et des milliers de livres sur tous les murs jusqu'au plafond, sur des tables et dans des bacs au sol.

- Bonjour, je peux vous aider ?

Juste à sa droite, derrière un comptoir en bois clair couvert d'articles de papèterie, une jeune fille rousse tout sourire.

- Bonjour, on m'a conseillé de venir à La Communale en arrivant dans votre village. Il paraît que c'est le meilleur endroit pour tout savoir sur la vie ici.

Le sourire accueillant de la jeune fille était contagieux.

- On ne vous a pas menti oui ! Bienvenue à La Communale qui, comme son nom l'indique, est la coopérative socioculturelle du village. C'est principalement ici qu'on peut se cultiver, qu'on organise la vie politique et qu'on échange nos pratiques et nos idées. Vous arrivez d'où, si c'est pas indiscret ?

- D'une communauté d'ami.e.s dans les Cévennes. Et je suis en route pour la Bretagne où je vais voir des cousins, mais je voulais m'arrêter quelques jours ici sur les conseils d'une camarade.

Un léger temps de silence durant lequel Awa remarque les puits de lumière qui descendent des fenêtres et donnent cette ambiance si chaleureuse à la pièce.

- Je peux faire un tour au milieu des livres pour commencer ?

- Tu es ici chez toi : je t'en prie. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. Moi c'est Prune.

Quelques instants plus tard, Awa déjà se laisse envelopper par le lieu. Tout le coin gauche de La Communale, où elle commence à déambuler, est réservé aux livres d'occasion, classés par genre ou thématique et rangés sur de hautes étagères avec une échelle sur rail qui court le long de la paroi : la sélection, bien que large et très diverse, semble assez fine — un peu comme dans une bibliothèque.

En se dirigeant vers le fond de la librairie, Awa prend conscience (ce qu'on ne voyait pas de l'entrée) que tout l'arrière de la grande pièce est aménagée pour les enfants : des myriades de livres de toutes les couleurs et de toutes les tailles sont disposés dans plein de petits bacs mobiles au sol, et il faut enlever ses chaussures pour entrer dans cet espace où des tas de sièges différents émergent de ci-de là (petites chaises et tabourets en bois, vieux fauteuils en cuir, poufs, dossiers en mousse, etc.).

En revenant vers le comptoir, Awa découvre que tout le centre de la pièce est réservé aux sciences : sept tables disposées en étoiles avec chacune une thématique, et tout autour, des étagères à hauteur d'épaule forment des rayons. On y trouve de tout, sciences expérimentales comme sciences humaines, critique sociale

et beaucoup d'écologie. Sur les tables, la sélection d'ouvrages est impressionnante et l'on comprend, au travers des thématiques, l'importance politique de ce lieu : « autonomies énergétiques », « se nourrir ensemble », « pédagogies émancipatrices », « assemblées populaires », ou encore « habitat léger ».

Enfin, sur sa gauche maintenant, toute la partie droite de la librairie est dédiée aux bandes dessinées. Une succession d'étagères murales de plus de deux mètres de haut présente la tranche d'un bon millier de BDs, dont certaines — mises en avant — montrent leur illustration de couverture.

- Wouah, je crois que j'ai rarement vu une collection de livres aussi impressionnante !, lance Awa tout sourire en revenant vers le comptoir de Prune.

Les quelques autres personnes présentes dans la pièce se retournent elles aussi en souriant.

- Merci ! Il faut dire que nous sommes nombreuses et nombreux à en prendre soin depuis plus de dix ans maintenant.

- Mais je me posais quand même quelques questions. . .

- Je t'écoute.

- Pour commencer, je n'ai vu aucun prix pendant mon petit tour : vous vendez les livres ? Comment ça se passe ?

- On évite au maximum, répond Prune un poil espiègle. C'est une coopérative ici, donc on s'organise pour récupérer des livres d'occasion dès qu'on peut, et il y a un pot commun pour l'achat des nouveautés.

- Que vous achetez où ?

- Principalement de deux façons. Une bonne partie à des coopératives amies dont on apprécie le travail éditorial et avec qui on est en lien depuis longtemps. Et le reste via les réseaux de colporteurs qui passent ici régulièrement pour nous proposer des ouvrages. Et puis les gens commencent à bien nous connaître et à savoir ce que notre communauté recherche.

- Mais si moi je veux acheter un livre ou deux, c'est quand même possible ?

- Seulement des exemplaires en double et plutôt des nouveautés ; ou alors du troc si jamais tu as quelques bons bouquins sur toi.

- Et si on veut payer c'est en monnaie locale, c'est ça ?

- Oui, la Liane, que tu peux obtenir au bureau de change au bout de la place — ou éventuellement ici pour des petites sommes.

Awa fait un tour sur elle-même lentement pour prendre à nouveau la mesure de cette librairie extraordinaire.

- Et je n'ai pas vu de livres de théâtre et de poésie non plus, c'est normal ?

- Ah oui, très juste : le théâtre et la poésie c'est au sous-sol dans un coin de la salle collective. C'est là où on se réunit, mais aussi là où on fait des ateliers de théâtre, d'écriture, de dessin, etc. Donc c'est plus simple d'avoir ces textes-là en bas pour pouvoir y piocher. Et le matériel à dessin est en bas lui aussi d'ailleurs.

Prune accompagne Awa dans la salle du bas et lui explique plus finement l'importance de La Communale dans la vie politique locale. En effet, cette grande salle au sous-sol est un véritable lieu de rencontre et d'organisation collective où se réunissent de nombreux groupes de taille variable. Les sujets sont très divers et Prune lance pêle-mêle : groupe de parole non-mixte, aide à l'installation, coordination de chantiers, échanges intergénérationnels, planification, ainsi que différentes commissions locales (vie culturelle et sportive, transport, alimentation, énergie, formation par les pairs, etc.). Ces dernières sont les temps de préparation pour les assemblées populaires qui se réunissent deux à trois fois par semaine sur la place devant La Communale pour discuter en démocratie directe de l'ensemble des choses de la vie de la commune.

Les deux jeunes filles remontent au rez-de-chaussée, et Awa se retrouve surprise une fois encore par la douceur enveloppante de cette lumière orangée.

- Et j'imagine que vous récupérez plus de livres que ceux que vous avez là, non ? Vous faites une sélection sur les occasions ?

- Eh bien, en fait, on a créé une usine à papier recyclé il y a trois ans. Elle est au fond du champ derrière la librairie. Donc on fait à la fois de la récupération de livres endommagés ou qui ont peu d'intérêt pour les membres de la communauté, mais aussi pas mal de chiffons. Et c'est avec ça qu'on fait pour ainsi dire l'ensemble du papier de la commune ainsi que quelques dizaines de livres par an en auto-édition.

- Génial ! Et les livres que vous éditez vous-mêmes c'est quoi ?

- Ah bah, ça dépend. Tu en as certains là-bas sur la petite table : ce sont souvent des brochures, des petits livres, mais aussi quelques illustrés et cahiers de dessins qui sont fabriqués dans le cadre des ateliers de La Communale. Donc ça peut vraiment parler de tout et n'importe quoi, c'est chaque groupe qui décide.

- J'ai hâte de voir ça ! Il y aura des ateliers demain ?

- Oui, bien sûr. Plutôt dans l'après-midi car le matin nous avons des activités pour la

vie de la commune, auxquels tu pourras te joindre. Moi j'irai ramasser des légumes, mais tu pourras également te greffer à pas mal d'autre groupes. Ici tu es libre de faire ce que tu veux du moment que tu fais ta part collective.

- C'est vraiment super tout ça ! Merci beaucoup. Et, finalement, tu as une idée d'où je pourrais dormir ce soir ?

- Ah ça, c'est comme les livres, ce n'est pas ce qui manque ici !

« LA COOPERATIVE »

L'idée est née un soir, autour d'un verre. Nous étions 4 installés au comptoir, à broyer du noir. Prune allait fermer. Sa librairie existait depuis 20 ans. Elle avait vu grandir les enfants de la commune Nord, mourir ses anciens, elle avait accueilli des grands noms de la littérature et d'autres plus modestes, avec le souci constant d'une cohérence avec son territoire.

Les quelques jours de vacances que Prune s'accordait l'été et à Noël n'ont jamais suffi à effacer la fatigue des jours passés à porter des cartons, renouveler ses tables, des soirées à animer les rencontres, à faire les comptes, et des nuits passées à lire pour rattraper les lectures en retard. A bout de souffle, elle a vu passer de nombreuses candidatures pour la reprise de son commerce. Elle y a même cru dans certains cas, mais aucune n'a abouti et Prune a fini par se décourager.

Elle nous a annoncé la nouvelle, un soir après une signature. Ce que nous pressentions et redoutions devenait donc réalité. Nous sommes rentrés chez nous, sonnés, en pensant à ce que deviendrait notre commune sans cette librairie. Nous avons alors eu cette même vision, celle d'un espace vide et désincarné, avec des habitants-consommateurs, soumis à l'accélération impulsée par la ville, comme c'est le cas dans les grandes métropoles depuis plus d'un demi-siècle, et aujourd'hui sur l'ensemble du territoire ... Dans notre commune périurbaine, la librairie de Prune a toujours joué le rôle d'acteur culturel autant que celui d'animateur social. Sans elle, notre espace commun et tout ce que nous construisons ensemble autour de la lecture publique, depuis la privatisation des bibliothèques et la fin du prix unique du livre, risquait de se voir réduits à occuper une fonction marchande et transitoire.

Nous avons pris peur...

Il fallait trouver une solution, quelqu'un pour reprendre l'affaire. Et vite. Mais les sacrifices cumulés de Prune nous avaient tous refroidis et aucun d'entre nous n'avait envie de s'infliger les mêmes contraintes. C'est ainsi que l'idée a germé peu à peu dans nos esprits. S'emparer du projet collectivement, comme nous l'avions fait avec les espaces communs. Ce qui était si pénible à l'échelle d'une personne pourrait être réparti et chacun, à la hauteur de ses compétences et de ses propres

aspirations, participerait à l'effort quotidien. De l'administratif et de la comm' pour les uns, du rangement et des retours pour les autres. Comme à la crèche parentale ! Avec l'avantage que les livres seront toujours plus calmes qu'une meute d'enfants surexcités de 2 ans...

La coopérative était née en théorie, il ne restait qu'à lui donner une structure juridique. La SCIC, ce vieux statut datant de plus de 50 ans, semblait toute désignée. Facile à créer et à administrer, elle a pour principal atout de donner une même voix à chaque coopérateur. Le juriste qui nous a conseillés en était un bon ambassadeur. Il a d'ailleurs adhéré sans hésiter : enfant, son rêve était de devenir libraire... Bien sûr, ce mode de gouvernance n'est pas de tout repos. Nos conseils d'administration se prolongent souvent jusque tard dans la soirée et les discussions sont parfois très animées. Mais chacun sait alors se souvenir des règles mentionnées dans la Charte de la coopérative qu'il a signée au moment d'adhérer et nous finissons toujours par trouver un consensus. Nous sommes tous d'accord sur le fait que l'intérêt de la librairie prime sur nos intérêts individuels. C'est d'ailleurs en ce sens que nous avons tenu à donner une voix supplémentaire aux deux libraires qui gèrent le lieu quotidiennement. Eux, mieux que quiconque, savent quelles sont les priorités.

La création de la coopérative a connu un véritable engouement auprès des habitants de la commune, et même des communes voisines, et les fonds soulevés ont été plus conséquents que l'estimation réalisée par le cabinet d'audit auquel Prune avait fait appel pour la cession de ses parts. Avec les fonds collectés par toutes les adhésions, nous avons pu financer un poste de libraire supplémentaire et trouver un remplaçant à Prune. Aujourd'hui, Elise et Tanguy sont les nouveaux visages de la librairie et nous sommes tous heureux de pouvoir leur prêter main forte pour l'organisation des événements, les livraisons à vélo, la gestion des réseaux sociaux, des retours, ou encore des travaux à faire dans le local : l'un de nos coopérateurs est artisan-électricien.

Ce soir, nous célébrons la première année de la coopérative. Prune a pris sa retraite. Elle continue malgré tout de veiller sur la librairie et repasse même derrière la caisse quand l'occasion se présente. Et surtout, quand elle en a envie. Le passage de témoin ne s'est pas fait sans peine et la librairie a accusé quelques pertes mais elle reste à l'équilibre et le bilan de cette première année est encourageant. Pour fêter notre premier anniversaire et permettre au projet de se développer, nous lançons une nouvelle campagne d'adhésions. Si nous atteignons notre objectif de 50 nouveaux coopérateurs, nous investirons dans une sono pour les rencontres et

nous réaménagerons la réserve pour accueillir les associations de la commune et développer les échanges autour de l'espace commun. Ce soir, nous fêtons avant tout une aventure collective et le lieu qui la rend possible. Et preuve que les bonnes idées circulent et méritent de rester optimistes : les habitants de la commune Sud viennent aussi de créer une coopérative ! Ils réinvestissent une ancienne usine de trottinettes électriques et vont y créer une librairie-théâtre avec un espace de restauration, un potager collectif et une garderie pour que les parents puissent confier leurs enfants afin d'aller voir un spectacle. Ça s'appellera Les Trotteuses. Ils sont déjà 120 à avoir rejoints le projet. C'est tout l'intérêt d'être nombreux : on peut voir les choses en grand !

« ÊTRE VIVANT »

Voilà, on y est. Je ne sais pas pourquoi je suis stressée. Complètement stupide. Au pire, si ça ne fonctionne, moi, je retrouve le train-train habituel du cabinet. Avec une étiquette de fada, c'est sûr, mais je peux en faire un atout : Nymphéa, le cabinet qui ose tout. Je vois d'ici la tête des associés. Mon client, lui, est plutôt calme. Pas grand-chose à perdre. Il n'a déjà plus grand chose. Ça libère.

Il est arrivé avec quelques minutes de retard et s'est assis à la première place qu'il a trouvée. Au fond, près de la travée. Il sait qu'il ne se passera rien de spectaculaire mais il tient à être présent à l'audience, malgré l'absence de plaidoiries. Le côté frustrant du contentieux administratif. Tout est dans le dossier. Il vaut mieux être rigoureuse et précise que de maîtriser les effets de manche qui peuvent avoir tendance à agacer les magistrats.

Il a perdu un peu de poids cette année et il a le teint frais. Ça change de l'état dans lequel il était au moment où ça tanguait pour sa librairie. Moi qui le voyais tous les jours souriant, toujours prêt à abandonner ses cartons et son écran pour discuter avec ses clients ou leur trouver le cas échéant le livre parfait. Un jour, il est resté assis sur son tabouret et j'ai senti l'immense effort que lui demande le sourire qu'il m'offre et l'attention qu'il m'accorde. Puis le silence. Prolongé et qu'il n'arrive pas à surmonter. Les larmes le submerge, il s'excuse de ne pas pouvoir répondre à ma demande, il a peu dormi ces dernières semaines. Mais ça va aller mieux dans un instant. Il est très confus de se donner ainsi en spectacle et son menton se remet à trembler sous la pression des sanglots qu'il n'arrive pas à retenir. Je pose mon sac sur le comptoir, tire le rideau de la boutique, ferme la porte et éteins la lumière. Il respire de façon saccadée. Une affiche immédiatement collée à la vitrine annonce que la librairie est exceptionnellement fermée et que le libraire en est vraiment désolé. Il s'assoit. Nous prenons un thé. Il respire lentement.

Je me doutais que le travail d'une librairie indépendante était diversifié et intense. Mais j'ignorais tout de la fragilité de son économie. Le commerce le moins rentable de France me lance -t-il, en levant les sourcils, dans un soupir amusé. Il joue tous les jours l'équilibriste résistant à la tentation de la seule rentabilité,

afin que vive la réserve accueillante que sont ses étagères pour les livres les plus subversifs. Une aberration économique qui ne tient que par sa passion et ses besoins simples. Un secteur très étrange, auquel l'Etat n'est absolument pas indifférent puisqu'il a toujours fait attention à protéger la chaîne du livre. Une loi qui donne le dernier mot aux éditeurs dans la fixation du prix, contrairement à ce que connaissent agriculteurs et maisons de disques, protégeant ainsi par ricochet les libraires de l'appétit insatiable des grandes surfaces culturelles. L'encadrement des soldes et des remises. Je n'ai pas à me préoccuper du prix du livre m'explique-t-il. L'éditeur fixe le prix de vente. Des subventions, des labels et quelques exonérations fiscales. Mais la concurrence est féroce aujourd'hui et les prédateurs sont rois. J'ai adoré ce métier, mais là, je ne peux plus continuer dans ces conditions. Il voulait fermer sa librairie et ne savait pas trop ce qu'il allait faire.

Attaquer l'Etat. Il m'a fixée du regard. C'est sorti sans le vouloir de mon cerveau d'avocate spécialisée en droit de l'environnement. Une évidence. Chacun a « le droit de vivre dans un environnement équilibré et respectueux de la santé ». Article 1 de la Charte de l'environnement. Un éclair dans les beaux yeux de mon libraire, qui se lève et prend dans les rayons Le petit Robert. Environnement : « Ensemble des conditions naturelles et culturelles dans lesquelles les organismes vivants se développent ». Alors, j'ai vu mon libraire sourire et, dans la lumière d'été qui inondait la librairie fermée, nous nous sommes amusés à filer la métaphore. Biodiversité. Chaîne. Proximité. Interdépendance. Production. Consommation. Ecosystème. Prédateur. Equilibre. Régulation.

Ce n'était au début qu'une façon de mettre à distance la gêne éprouvée à l'avoir vu affaibli. Ça devient une expérience de pensée. J'habille juridiquement ce qu'il m'apprenait de son métier. Il puise dans ses rayons et sa mémoire les ouvrages qui étayaient la thèse un peu folle qui prend forme : le monde du livre est un écosystème, peuplé d'êtres vivants qui interagissent dans un milieu particulier. C'est quelque peu étendre le champs de la Charte, mais on pouvait bien, s'agissant d'une librairie, s'attacher à la lettre de ce texte plus qu'à son esprit.

Juridiquement parlant, la librairie est une personne, avec un acte de naissance et une fin prévue par ses statuts ou qui arrivera suite à un accident de la vie économique. Elle est dotée de droits et elle ne peut vivre sans l'activité d'autres personnes, éditeurs, auteurs, transporteurs, comptables, informaticiens, papetiers, clients. Une chaîne dont chaque maillon est indispensable à assurer la cohésion et la vie de

l'ensemble du monde du livre. Plus qu'une chaîne, un réseau, composé d'une myriade d'intervenants plus ou moins fragiles, mais tous indispensables pour que puisse exister un des plus puissants objets imaginés par l'homme : le livre. Un condensé de technologies, à la fois fragile et performant, support d'autant d'idées, d'émotions, d'images, de propositions qu'il y a d'auteurs et de lecteurs. Le reflet parfait de la richesse de l'âme humaine. Une diversité à protéger donc précieusement.

Culture et agriculture, même combat ! Me lança-t-il en riant. Invoquons la Charte. Un texte constitutionnel, la source de toutes normes dans un Etat de droit. Depuis que le Conseil constitutionnel a ouvert la voie en 2018 en faisant de la fraternité un principe constitutionnel opérationnel, nous pouvons oser fonder notre argumentation sur ce qui semble juste un vœu. Vingt-sept ans après l'adoption de la Charte de l'environnement, le moment est venu d'en faire autre chose qu'une pétition de principes. Obliger l'Etat à protéger la santé financière des librairies et à garantir un environnement économique équilibré. C'est en l'écoutant me parler de son métier que nous avons vu la possibilité d'actionner deux articles de la Charte peu invoqués. Celui d'abord qui incite l'Etat à mettre en œuvre des politiques publiques de promotion du développement durable, des politiques publiques qui doivent concilier protection de l'environnement, développement économique et progrès social. Celui enfin qui devrait l'obliger à éduquer et former à l'environnement.

Nous allons devoir nous faire les avocats de l'idée somme toute assez ancienne de régulation. Mais l'heure est également aux revendications écologiques, alors profitons-en pour changer d'outils et fonder l'intervention de l'Etat sur la véritable loi de la jungle, c'est-à-dire l'entraide, la solidarité, la sociabilité. Totalement has been et innovant à la fois. Comme le métier de libraire. Désuet et résilient. La conclusion d'une après-midi de discussions à bâtons rompus, prémices des nombreux rendez-vous ultérieurs au cours desquels nous avons sérieusement monté le dossier par lequel mon désormais client engage la responsabilité de l'Etat en invoquant la carence fautive de l'Etat, une merveilleuse idée qui oblige la personne publique à démontrer qu'elle a tout fait pour éviter le dommage subit par le justiciable. En l'occurrence, qu'elle a instauré une réglementation protectrice de sa population de libraires physiques et qu'elle s'est assurée de l'effectivité de ces mesures en ayant mis en place des procédures de contrôle effectif. Or, on est loin du compte.

Mon libraire m'a souvent expliqué la très faible rentabilité de son activité. Moins de 1% du chiffre d'affaires. Autant dire qu'avec ça, le moindre incident est

dangereux et que l'idée d'investissement est une douce rêverie. Il n'a donc jamais bien compris le refus récurrent des instances politiques d'amender la loi Lang pour interdire toute remise sur le prix fixé par l'éditeur. La remise de 5% qu'on peut faire aux clients en librairie, c'est 2.5 % du chiffre d'affaires annuel m'apprend-t-il. Chaque fois qu'un client me fait remarquer avec un peu de dédain que ça ne représente que quelques centimes, je leur rappelle que la librairie offre à ses clients l'équivalent de trois mois de salaires. Je pourrais recruter un libraire volant qui me remplacerait le temps des vacances. Je pourrais repeindre ma façade, changer mon enseigne, revoir l'aménagement de ma vitrine. Ce ne sont pas des montants énormes, mais je ne peux y faire face qu'en sollicitant des subventions, c'est-à-dire l'impôt. Un peu étrange pour un commerce, non?

C'est d'ailleurs effarant de voir le manque d'informations des clients. La loi dite Lang date de 1981 et la majorité de ma clientèle en ignore encore l'existence. Aucune sensibilisation à l'école, aucune campagne d'information pour le grand public. Combien de fois n'ai-je pas entendu des clients surpris d'apprendre qu'ils payaient leurs livres exactement au même prix en ligne, en grande surface ou chez le plus petit des libraires. Dès lors qu'il s'agit de livres neufs. Finalement, tout est une question de rapport de force. Lorsque j'oublie d'afficher les prix, l'administration ne manque pas de m'infliger une amende pour chaque prix manquant. En revanche, on ne peut pas dire qu'il y ait beaucoup de zèle pour sanctionner les sites de vente en ligne qui entretiennent la confusion entre les livres neufs et les livres d'occasion.

L'Etat reste aussi en deçà de sa compétence en matière fiscale. Sans doute le sujet le plus sensible. Mon libraire paye ses impôts, lui. En plaisantant, je lui ai proposé de faire comme les prédateurs qui lui font concurrence : installer le siège de son entreprise dans un paradis fiscal et y déclarer les recettes obtenues en France. La pointe d'amertume qui teintait sa voix m'a fait mal au cœur quand il m'a expliqué qu'il était content de payer ses impôts. Je paye la civilisation grâce à ça, mais c'est difficile de voir comme je suis impitoyablement sanctionné pour tout retard de paiement ou de déclaration alors que les GAFAs négocient avec l'administration fiscale et obtiennent gain de cause finalement. On nous bassine avec la souveraineté fiscale et on nous agite la menace de perte de compétitivité par rapport aux autres Etats. Sauf que les livres franchissent peu les frontières. Les libraires, comme tant de métiers, sont en réalité peu concernés par les effets pervers de la mondialisation. Certes, les éditeurs exportent des livres. Mais là aussi, ne devrait-on pas favoriser la fabrication des livres près de leurs lieux de commercialisation ? Surtout s'agissant

de pays au niveau de vie plus faible ?

C'était passionnant d'entendre ce libraire me parler de ce métier un peu fou. Un commerce culturel, avec tout ce que ça suppose de bon sens économique et d'engagement social. Une conscience aiguë de la place singulière qu'il occupe. Une espèce fragile et résiliente, discrète et indispensable dans une société libérale. Espérons que le juge administratif y soit sensible comme je le suis devenue. Le seul obstacle qui doit être levé est la définition purement biologique qu'on retient de l'écologie. Mais je ne peux pas croire qu'on en soit encore là aujourd'hui. Croisons les doigts : le rapporteur public se lève.

POSTFACE

« DE QUELLE FORÊT PARLONS-NOUS ? »

Paris, le 20 mai 2019

Qu'est ce qui pousse un petit groupe de libraires à se lancer dans un travail d'écriture collectif sur son métier et les enjeux que l'écologie y pose ?

Chacun.e dans notre coin, nous avons vu arriver ces dernières années des interrogations nouvelles chez nos clients, vu évoluer les tables de nos librairies au contact de l'écologie, et vu l'émergence de pratiques de consommation alternatives. Dans le même temps, la diminution progressive de nos marges nous interrogeait sur la viabilité à long terme de la filière du livre.

A tout cela, nous avons d'abord essayé de répondre seul.e.s, dans notre coin, le matin en ouvrant des cartons ou le soir en baissant le rideau. Mais tenter d'y répondre seul.e ne suffit pas. A ce moment-là, de façon presque inattendue, un projet d'ateliers d'éco-fiction a vu le jour et nous nous y sommes engouffré.e.s. La réflexion en commun sur les dysfonctionnements de notre métier et de ceux de la chaîne du livre, et la possibilité de se projeter ensemble vers des futurs désirables auront été nos guides. C'était alors l'opportunité pour nous d'ouvrir un espace de prospection, à rebours de la démarche habituelle.

Toute notre activité de libraire se retrouvait soudain mise sur le tapis, comme prête à être remodelée pour y retrouver son sens premier, le cœur de notre métier. Un lexique nouveau a progressivement émergé entre nous — éclairé par le vocabulaire de l'écologie. Mais la fiction, elle aussi, soudain posait problème. En effet, quelle drôle d'idée pour des libraires de se mettre à écrire ! Ce serait comme demander à un critique gastronomique de préparer un repas trois étoiles. Car la fiction pour nous, passeuses et passeurs de livres, est comme l'autre côté du miroir. C'est une cuisine à laquelle nous ne prenons que rarement part, lui préférant la lecture et le conseil.

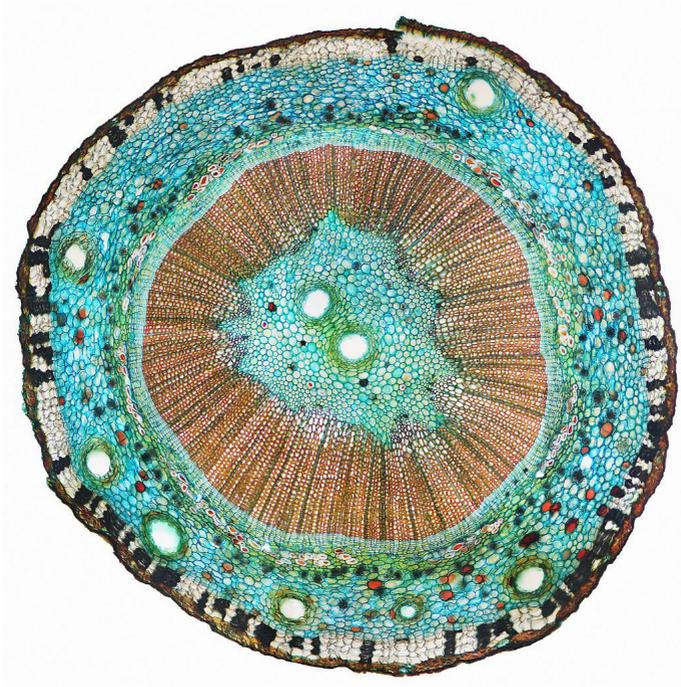
Pourtant, nous avons progressivement pris conscience que ce détour par la fiction — cette ouverture imaginative — nous permettait de partir de points de tension réels de notre métier pour aller explorer d'autres futurs, vertueux ou alarmants. Des mondes recomposés où nous pouvions imaginer dire et faire autrement.

Maintenant revenu.e.s de ce voyage, nous retenons deux choses principales. La première aura été celle du plaisir simple mais intense de pouvoir échanger, réfléchir et créer ensemble — et de pouvoir s'émanciper, même un moment, des contraintes du quotidien. Et la deuxième, une conviction : celle qu'en éclairant autrement les problèmes de façon collective, nous sommes bien plus en mesure de faire naître de nouveaux questionnements et d'ouvrir la voie à des métamorphoses. Nous avons ainsi créé des mondes fictionnels, spéculatifs et subjectifs, des premières pistes pour déclencher des discussions.

Sans que nous l'ayons décidé, le fond commun à tous nos textes aura été la question de la médiation. Sûrement parce que c'est l'essence de notre activité de libraire. Mais tout aussi sûrement parce que les désastres écologiques en cours nécessitent que tous les secteurs d'activité questionnent leurs pratiques. Et tout aussi sûrement parce que les dysfonctionnements de la filière du livre (notre écosystème) paraissent eux aussi de plus en plus destructeurs de nos relations et de nos interdépendances — concentration financière, standardisation des œuvres et précarisation des travailleurs sont d'autres formes de désastres, ceux de notre écologie sociale. En écho à cela, nous ressentons dorénavant le besoin de réinterroger les différents temps de vie du livre, les différentes inscriptions de chacun.e sur les territoires, ainsi que la teneur de nos logiques de coopération et de mutualisation. Tout cela mis bout à bout, c'est bel et bien la dimension politique du livre dont nous voulons tenter de parler autrement — son rôle dans la cité, ainsi que la quête de bibliodiversité.

Car derrière cet arbre que nous voyons au premier coup d'œil se cache en fait une forêt. Nous en avons entraperçu les contours, mais elle reste à explorer collectivement. Cette perspective écologique sur la chaîne du livre est une vraie opportunité d'interpeller la profession et d'initier d'autres dialogues. Nous espérons que notre travail aura au moins permis cela : faire germer des idées et expériences nouvelles, disséminer de nouvelles représentations, et faire fleurir des interdépendances réinventées.

Pour toute question ou échange, ou pour rejoindre notre groupe d'éco-fiction, n'hésitez pas à nous écrire sur : contact@ecologiedulivre.org



LE LIVRE QUI CACHE LA FORÊT

Recueil de fictions écologiques sur les librairies de demain

- *L'écofiction : un genre littéraire où s'imaginent des mondes dans des sociétés écologiques utopiques.*
- *Le livre : un grand réservoir à idées en tout genre, depuis des siècles, et qui passe de mains en mains.*
- *La librairie : une forêt de mots indomptables, cachés sous les couvertures des livres, et que l'on trouve encore dans presque tous les territoires.*

Pendant six mois, un groupe de libraires indépendant.e.s s'est retrouvé pour confronter la chaîne du livre à ses problématiques actuelles et imaginer les librairies de demain. Un voyage semé d'embûches et de questions insolubles où la dimension coopérative paraît vite incontournable.